

Laissez-moi danser — du 17 au 27 avril — Tamara Bacci, Marthe Krummenacher et Perrine Valli interrogent la condition d'interprète et convoquent sur scène Dalida, icône spectaculaire

Trois drôles de dames. A la scène, une trinité consacrée d'interprètes angéliques, magnifiques, passées par le top 50 chorégraphique : Bêjart, Forsythe, Kylian, Jobin, Van Acker... Leur opus délaisse ces feux de la rampe pour incliner vers le hors scène avec ses mouvements vus de la loge, son intimité dépouillée. Tout en ne s'offrant qu'en lui-même, si fragile qu'il en devient invincible, le début ciselé par Tamara Bacci marque le terme classique de toute pièce, le salut. Soit une posture engagée debout qui n'est en rien figée, bridée. C'est de la maîtrise d'un déséquilibre postural, intime dont parle la pièce. De cet être au monde aux prises avec la gravité dont surgit l'expérience perceptive et corporelle, gestuelle et spatiale. Marthe Krummenacher et Tamara Bacci ont souhaité trouver en Perrine Valli une chorégraphe qui leur crée une pièce sur mesure, nourrie de leur questionnement sur l'interprétariat, comme on passe commande d'un vêtement incarné.

Présence aussi de corps vivants et parlants dans le mouvement des solos pour esquisser une critique silencieuse, médiane de la société de production qui les entoure et les fait naître. Prendre le risque de tomber le masque pour tout dire ? Suivre plutôt ce qui se déroule dans l'esprit d'une interprète pendant le spectacle et au fil des répétitions. A l'impudeur de cette

pulsion de tout exhumer, se joint la pudeur de n'en dévoiler qu'une couronne de fragments, échantillonnant à chaque fois les corps d'un style renouvelé pour danser, à l'image de fashionistas évoluant au cœur d'un dressing.

S'amuir sur scène

« Moi, je vis d'amour et de danse / Je vis comme si j'étais en vacances / Je vis comme si j'étais éternelle », chante Dalida, dont cette création imagine silhouetter, au contre-jour des présences, quelque chose de cette vitalité métronomique, en transe, revendiquant « le pur plaisir de danser, pour voir si j'ai quelque chose à dire, d'une autre manière qu'à travers les langages chorégraphiques des différents chorégraphes avec qui j'ai travaillé », glisse Tamara Bacci. Se retrouvant peut-être, au fil des ans, prisonnière d'un entourage qui aurait pu la façonner à sa guise, la colérique et trop gentille Dalida sert ici de balise.

Que retient-on d'une vie d'interprète ? Quelles traces laisser ? Avant l'entrée en scène, comme d'autres montent à l'échafaud, la danseuse Bacci dit s'effacer, s'amuir, pour mieux se couler dans la peau de l'interprète, tout en s'imaginant sous les traits d'un super-héros, plus Spiderman (ou l'adolescence évoquant les troubles identitaires et les transformations mélancoliques du corps), que Ca-

twoman, la griffue tourmentée ou la transgenre Lara Croft, archéologue à l'artillerie lourde. Le chorégraphe Dominique Bagouet évoque, lui, l'interprète qui « se penche sur le mouvement. Il l'enfile comme un vêtement bâti en gros d'abord et ensuite l'habite, le forme de façon qu'il devienne complètement son vêtement propre. Le sens sort alors à travers lui. » Dans cet entre-deux entre le studio de répétition et la scène, la création explore un espace où la conscience s'abîme au cœur du vide qui colonise l'interprète sous la forme du trac. Ce que l'étoile Sylvie Guillem suggère ailleurs : « On doute de sa technique, comme si on n'avait jamais répété. » L'interprète est-elle son corps ou autre chose que son corps ?

Pelage scénique retiré, mais linge éponge couleur chair en bandoulière et anecdotes personnelles refigurées, douchant de près, dans sa nudité organique et élégiaque, l'apparition de l'interprète, Bacci détaille les différentes parties de son anatomie, déclinant son ressenti mouvementiste, jubilatoire comme au premier jour. Ou comment accéder à des zones intimes et un questionnement sur l'être-là que l'interprétation physique exacerbe.

Bertrand Tappolet